



L'APPENDIX PROBI

PAR GASTON PARIS



On sait que le manuscrit latin qui porte le n° 16 dans la bibliothèque impériale de Vienne, — manuscrit du viii^e ou du ix^e siècle, provenant de Bobbio, — contient, après l'*Ars minor* de Valerius Probus, quelques pages qui ont été publiées d'abord par Endlicher en 1837 dans ses *Analecta grammatica*, puis par Keil en 1864 dans le tome IV des *Grammatici latini* (p. 193-204), sous le titre d'*Appendix Probi*. Cet appendice se compose de cinq morceaux bien distincts : 1° (p. 193, 1-196, 2) remarques sur la déclinaison ; 2° (196, 13-197, 18) remarques sur la rection des cas ; 3° (197, 19-199, 17) remarques orthographiques ; 4° (199, 18-203, 34) *differentiae* ou remarques sur la différence de sens de mots homonymes ; 5° (203, 35-204, 6) énumération en dix lignes de verbes déponents. Ces morceaux n'ont pas de lien entre eux ; le troisième et le quatrième ont seuls de l'intérêt ; le quatrième se retrouve isolé dans le manuscrit 306 de Montpellier, où il est attribué expressément à Valerius Probus (*Incipiunt differentiae Probi Valerii*). C'est du troisième seulement que je veux dire quelques mots.

L'importance de ce morceau pour la prononciation vulgaire du latin est considérable. Il n'est pas le seul, dans les écrits grammaticaux latins qui nous sont parvenus,

qui présente des listes de graphies vicieuses mises en regard des formes correctes, mais il nous offre à la fois la plus riche de ces listes et celle qui contient les formes les plus éloignées des formes classiques, et par conséquent les plus intéressantes, surtout pour le romaniste. Aussi Diez a-t-il souvent cité dans sa grammaire le témoignage de l'*Appendix Probi*, c'est-à-dire du troisième morceau, et M. Seelmann l'a-t-il fait passer à peu près entièrement dans son livre sur la prononciation du latin. M. Paul Meyer a fait figurer, à bon droit, un long extrait de ce morceau en tête de son *Recueil de textes bas-latins, français et provençaux*. Je pense en donner quelque jour une édition accompagnée de commentaires étendus; je ne veux ici qu'aborder une question préliminaire, sur laquelle j'appelle l'attention des philologues.

La valeur des renseignements fournis par ce morceau dépend naturellement beaucoup de sa provenance. Il serait très important, pour l'histoire de la phonétique latine et néo-latine, de savoir où et quand la liste a été composée, et par conséquent quelle prononciation vulgaire elle représente en la combattant. Je ne sais pas qu'on ait encore tenté de déterminer la date et la patrie de ce précieux petit texte; peut-être est-il possible, et c'est ce que je vais essayer de faire, d'arriver sur ces deux points à un résultat approximatif.

Le manuscrit est trop récent pour nous apprendre quelque chose; on juge seulement, par les nombreuses fautes qu'il présente, que le copiste ne comprenait pas ce qu'il transcrivait; le fait qu'il a, sans doute, été écrit à Bobbio ne prouve rien non plus. Pour dater notre morceau, nous avons à l'étudier en lui-même: on peut y arriver par des observations ou internes ou externes; en d'autres termes, nous pouvons chercher à déterminer l'époque et le pays où il a été écrit par la présence ou l'absence de certains traits de l'évolution phonétique ou morphologique du latin dont nous connaissons à peu près le temps et le lieu, et d'autre part il peut contenir en lui-même des éléments formels de datation. Je ne parlerai guère que des arguments de l'ordre externe.

Il y a une note qui, au premier abord, semble en fournir un aussi précis que péremptoire, c'est la suivante :

Vico Capitis Africae non vico Caput Africae¹.

En effet, nous connaissons par d'autres textes à Rome² un *vicus Capitis Africae*, situé dans la deuxième région, qui portait encore au moyen âge le nom que notre grammairien signale comme incorrect : *vicus* (ou *viculus*) *Caput Africae*³. Cette rue de Rome devait évidemment son nom à un buste, sans doute colossal, représentant l'Afrique, qui l'ornait⁴. Mais ce qui est surtout intéressant, c'est qu'il y avait là un *paedagogium*, spécialement affecté à l'instruction des jeunes esclaves destinés au service du palais impérial⁵; diverses inscriptions nous font connaître cet établissement, dont les élèves, si l'on peut ainsi dire, portaient le titre de *Caputafricenses*⁶; dans plusieurs de ces inscriptions, nous retrouvons la faute même corrigée par notre texte, et qui consiste à traiter *Caput Africae* comme un mot invariable⁷. On est donc tout disposé à regarder ce texte comme composé à Rome, et par un *paedagogus* du *Caput Africae* pour l'usage de ses dis-

1. Le manuscrit porte *vicocaput non vicocapitis*; dans les trois autres noms de rues qui suivent, le mot *vico* est également uni par l'écriture au génitif qui en dépend. On sait que, dans les indications topographiques, c'est l'usage de mettre *vico* à l'ablatif. M. P. Meyer corrige à tort *vicecaput, vice capitis*.

2. Voy. Becker, *Handbuch der röm. Alterthümer*, t. I, p. 508; Jordan, *Topographie der Stadt Rom.*, t. II, p. 588, et les auteurs plus anciens cités dans l'*Onomasticum* de Forcellini-De Vit au mot *Caput*.

3. Gregorovius, *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter*, t. V, p. 627.

4. On connaît à Rome deux autres rues qui portaient des noms analogues, le *vicus Capitis canterii* et le *vicus Capitis tauri*. Pour ces deux noms nous avons également des textes où *vico* est suivi de *Caput* indéclinable.

5. Voy. notamment Marquardt, *Das Privatleben der Römer*, p. 156; Orelli, nos 2685, 2934, 2935; *C. I. L.*, V, 1039.

6. Orelli, 6371: *Alexander, Augustorum servus, filio dulcissimo caputafricesi, qui deputabatur inter bestitores*.

7. Orelli, 2685: *Niceratus... paedagogus a Caput Africae*; de même 2935. Au contraire, au n° 2934, nous voyons une liste de *paedagogi puerorum a Capite Africae*.

ciples, à l'époque impériale¹. Une autre note, *septizonium non septidonium*, semble d'ailleurs accuser aussi une origine romaine : on connaît le *septizonium* construit par Septime Sévère et qui resta debout pendant une grande partie du moyen âge². Malheureusement, d'autres faits que présente notre morceau viennent singulièrement ébranler cette conjecture.

D'abord le *vicus Capitis Africae* n'est pas le seul qui soit mentionné ; trois autres le suivent immédiatement :

Vico stabuli proconsulis non vico tabuli proconsulis³.

Vico castrorum non vico castrae⁴.

Vico strobili non vico trobili⁵.

M. Jordan, dans sa *Topographie de la ville de Rome*, range ces trois rues, relevées uniquement dans l'*Appendix*, parmi les rues de Rome ; mais on peut se demander si c'est à bon droit. Il n'y a rien à dire contre un *vicus*

1. D'après Becker et Marquardt (*l. c.*), le *Caput Africae* ne paraît pas être que depuis l'époque de Caracalla ; cependant Cavedoni (*Bullettino dell' Istituto archeologico Romano*, 1850, p. 160) cite une inscription qui, portant le nom d'un M. Ulpus Agathonicus, *paedagogus a Caput Africae*, remonterait au temps de Trajan ; mais la preuve ne paraît pas décisive ; cf. ci-dessous, p. 306, n. 1. L'établissement a dû exister jusqu'à l'époque de Constantin, à en juger par la barbarie d'inscriptions comme celle qui est rapportée à la n. 6 de la p. 303.

2. Voy. ci-dessous p. 306, n. 4.

3. Le manuscrit porte *vicotabuli proconsulis non vicotabulu proconsulis*. M. Hübner (d'après Jordan, *l. c.*) lit : *vico stabuli non vico stabulu[m]*. La faute consisterait ainsi, comme pour *vico caput Africae*, dans la substitution du nominatif au génitif après *vico* (car *vico Caput Africae* paraît être pour *vico qui dicitur Caput Africae*). Mais l'usage attesté pour *Caput* ne l'est pour aucun autre nom ; je pense donc que la faute relevée ici consiste, comme pour *vico trobili* = *vico strobili*, dans la suppression de l's, et j'explique cette faute par le nominatif : *vicus stabuli*, *vicus strobili* a été compris comme *vicus tabuli*, *vicus trobili*, d'où *vico tabuli*, *vico trobili*.

4. C'est un des plus anciens exemples de la transformation si fréquente d'un neutre pluriel en féminin singulier. Le mot *castra* au féminin apparaît souvent dans les inscriptions, notamment en Afrique. Il survit en français dans les noms *La Châtre*, *Châtres*, que portent différents lieux. M. Jordan veut à tort lire *castra* pour *castrae*.

5. Le scribe avait d'abord écrit la seconde fois comme la première *vico strobili*.

Strobili: une pomme de pin en bronze peut très bien avoir orné une rue de Rome (qu'on se rappelle la pomme de pin colossale transportée de Rome à Aix par Charlemagne et qui se trouve aujourd'hui devant la porte de la cathédrale, la *pigna* du Vatican provenant du mausolée d'Hadrien, et la *Via della pigna* au moyen âge¹); le *vicus Castrorum* pouvait être ainsi appelé du voisinage des *castra* nombreux à Rome: on songerait surtout aux *castra peregrina*, mentionnés dans les différentes descriptions à côté du *Caput Africae*². Mais comment pouvait-il exister à Rome un *vicus Stabuli proconsulis*? Jamais il n'y a eu de proconsul dans la ville, et il ne peut s'agir ici que d'un proconsul établi à demeure, puisque ses écuries avaient donné leur nom à une rue.

Voilà une première difficulté qui nous arrête. D'autres remarques vont décidément nous éloigner de Rome. On trouve dans ce court texte trois noms de lieux, et ces trois noms se rapportent à une même province, à une même région :

Syrtes non Syrtis³.
 Byzacenus non Bizacinus.
 Capsensis non Capsesis⁴.

Le Byzacium, où se trouve Capsa, est une région de l'*Africa proconsularis*, qui est limitée à l'est par la petite Syrte : il y a là une indication qui me paraît décisive. Je crois qu'on peut encore reconnaître une ville de la même région dans une note dont il ne reste plus que la forme incorrecte, *ametra* ; je lirais en effet :

[Ammaedara non] Ametra⁵.

1. Voy. Gregorovius, t. VII, p. 702.

2. Voy. Urlichs, *Codex topographicus urbis Romae*, p. 4, 5, 35, etc.

3. Il faudrait à l'inverse *Syrtis non Syrtes*.

4. Le manuscrit porte *capsesys non capsesis*, mais, cette note étant placée immédiatement après *byzacenus non bizacinus*, la correction n'est pas douteuse.

5. *Ammaedara* est la forme la plus authentique (voy. *C. I. L.*, VIII, 50); on trouve aussi *Ammedara*, *Ammedera*. La forme que nous supposons dans notre texte peut s'appuyer sur ce passage de Procope (*De aedif. Justin.*, VI, 6) : Ἀμμαῖδαρα, ὅπερ καλοῦσιν οἱ ἐπιγῶργοι Ἀῦμέτερα (plutôt que Ἀῦμέτερα, donné par les éditions et le *Corpus*).

Si le *vicus Stabuli proconsulis* nous amène à une ville où séjournait un proconsul, c'est à Carthage qu'il faut placer la composition de notre texte. Le *vicus Capitis Africae* ne fait pas difficulté : il est naturel qu'à Carthage, chef-lieu de l'Afrique, il y ait eu, comme à Rome, une tête colossale de l'Afrique qui aura donné son nom à une rue¹. Quant à *septizonium*, c'est un nom commun, désignant d'abord l'ensemble des sept planètes, puis un monument élevé en leur honneur à l'imitation d'édifices assyriens et phéniciens². Commodien se moque de la vénération des païens d'Afrique pour le *septizonium*³, et le *septizonium* élevé à Rome par l'Africain Septime Sévère paraît avoir été un souvenir de sa patrie⁴; bien avant lui nous voyons un *septizonium* joint, comme à Rome, à un *nymphaeum*⁵, dans la ville de Lambèse⁶. — Une autre note semble se rapporter à un édifice connu, dont on ne

1. Si on ne regarde pas l'inscription mentionnée ci-dessus, p. 304, n. 1, comme prouvant l'existence du *Caput Africae* dès l'époque de Trajan, la conjecture émise par Becker (*l. c.*) paraîtra très vraisemblable. D'après lui, la tête colossale de l'Afrique a dû être érigée par Septime Sévère, cet Africain si préoccupé du souvenir de sa patrie (cf. ci-dessous, n. 4). Dès lors il serait possible qu'il eût simplement imité à Rome un monument de Carthage, où il avait été proconsul.

2. Voy. Forcellini-De Vit, *s. v.*

3. *Carmen VII* ; *De septizonio et stellis*. On sait que Commodien était de Gaza en Palestine, mais il a vécu en Afrique, et ses œuvres sont absolument africaines; voyez ci-dessus l'article de M. Boissier.

4. Spartien nous dit (*Sever.*, 19) : « *Cum septizonium faceret, nihil aliud cogitavit quam ut ex Africa venientibus suum opus occurreret.* » Son tombeau aussi était *specie septizonii exstructum*.

5. Cf. *Amm. Marcel.*, XV, 7, 3 : « *Septemzodium, ubi operis ambitiosi Nymphaeum condidit Marcus imperator.* »

6. Voy. *C. I. L.*, VIII, 2657 : *Aurelius Cominius Cassianus... septizonium marmoribus musaeo et omni cultu vetustate dilabsum restituit*. Il est aussi parlé de *nymphaeum*, et Wilmanns remarque : *Septizonium igitur... aedificatum videtur esse jam multo ante Severi imperium, una cum ipso, opinor, primo ductu, Hadriani fortasse tempore.* — Notons que, parmi les altérations si nombreuses qu'a subies à Rome le nom du monument construit par Sévère (*septizodium*, *septisolium*, *septa Solis*, etc.), ne se trouve pas la forme *septidonium* de notre texte. Cette forme est donnée par le scholiaste de Lucain cité dans Forcellini-De Vit, mais appliquée à la représentation de l'ensemble des planètes, en sorte qu'il serait possible qu'il s'agit dans notre texte de cette représentation et non d'un édifice; toutefois le voisinage de *chalcostrigis* indique plutôt e contraire.

trouve pas de trace ailleurs, notamment dans les documents si nombreux que nous avons sur l'ancienne Rome :

chalcostegis non calcosteis¹.

L'examen du texte au point de vue de la grammaire et du lexique serait loin, croyons-nous, de contredire l'hypothèse d'une origine africaine. Je ne veux pas entrer ici dans cet examen. Je me bornerai à signaler l'absence de traits phonétiques qui, à partir d'un certain moment, apparaissent dans le latin vulgaire avec une fréquence de plus en plus grande, particulièrement en Afrique. Ainsi notre texte ne présente aucune trace de la confusion de *ae* avec *e*², de la confusion de *t* et *c* devant un *i* en hiatus³, de la prothèse d'un *i* (*e*) à l'*s* impure⁴. Etant donnée la vulgarité frappante de plusieurs des formes qu'il contient (citons *acqua*, *aus* et autres pareils, *noscum*, *passar*, *veclus* et autres pareils), il est peu admissible que l'auteur, s'il avait connu les fautes qui viennent d'être indiquées, ne les eût pas signalées. Or la première, rare au II^e et au III^e siècle⁵, est très fréquente au IV^e⁶; la seconde est attestée comme très répandue en Afrique au III^e siècle par un acrostiche de Commodien⁷; la troisième apparaît simultanément, si je ne me trompe, en Espagne,

1. Ce mot ne nous a pas été transmis en grec, mais nous avons *πετρόστεγος*, *ξύλοστεγος*, *χρυσόστεγος*, et on sait que les toitures recouvertes de lames d'airain n'étaient pas rares. La forme *chalcostegis* (ms. *calcostegis*) est assez difficile à comprendre : notons qu'à côté de *ξύλοστεγος* on trouve *ξύλοστεγής*.

2. Je ne compte pas *Ametra* pour *Ammaedara*; c'est un mot étranger.

3. *Theophilus* (ms. *Theofilus*) non *Izofilus* ne fait pas exception; il s'agit d'un mot grec et d'un *θ*. Cette forme *Izofilus* est certainement fautive : M. Schuchardt (*Vocalismus*, I, 153) lit *Ziophilus*; je lirais plutôt *Zophilus* ou *Tzophilus*.

4. M. Seelmann interprète comme un *i* prothétique l'*i* d'*Izofilus* (*Die Ausspr. des Lat.*, p. 318), mais c'est inadmissible.

5. Les exemples sont fréquents à Pompéi, puis disparaissent pendant près de deux siècles; voy. Seelmann, p. 225.

6. Seelmann, *l. c.*

7. *Carm.* II, 23, *Concupiscencia*; le vers correspondant au quatrième *c* commence par *cum*.

à Rome et en Afrique tout à la fin du II^e siècle¹ ; encore rare au III^e siècle, elle devient abondante au IV^e et elle foisonne au V^e.

Sans vouloir donner une précision trop grande aux conclusions qu'on peut tirer de ces dernières remarques, je crois donc qu'on est autorisé à considérer notre liste comme dressée à Carthage et sans doute avant la fin du III^e siècle.

On sait que le latin africain possédait beaucoup de mots grecs ; on ne sera donc pas étonné d'en trouver une trentaine dans notre courte liste, d'autant qu'ils étaient naturellement plus sujets que les autres à des altérations que les grammairiens essayaient de corriger². Ni dans ces mots ni dans les mots latins on ne trouve de termes empruntés

1. Le plus ancien exemple paraît être celui de Barcelone du II^e siècle (Schuchardt, III, 271), *iscolasticus*. Il est curieux en ce qu'il émane d'un maître d'école, et indique par conséquent que cette prononciation n'était pas restreinte aux gens absolument ignorants. Le plus ancien exemple africain, *iscripta* (Renier, 1575 ; *C. I. L.*, VIII, 2438), est peut-être douteux : on peut entendre *inscripta*.

2. Voici la liste de ces mots, sous leur forme grecque et sous celle qui est signalée comme fautive. Je corrige sans les indiquer les erreurs du manuscrit. On remarquera que plusieurs de ces mots sont restés dans les langues romanes avec la forme vulgaire qu'ils avaient au III^e siècle. Leurs altérations remontent souvent à la prononciation grecque.

Adon (Adonius)	Marsyas (Marsuas)
amphora (ampora)	myrta (murta)
amygdala (amiddola)	musium (museum)
basilica (bassilica)	opobalsamum (ababalsamum)
botruus (butrio)	pancarpus (parcarpus)
brabeum (bravium)	pegma (peuma)
calathus (galatus)	plastes (blasta)
chlamys (clamus)	porphyreticum (purpureticum)
cithara (citera)	Sirena (Serena)
daucus (draucus)	strophæ (stropa)
dysentericus (disentericus)	teloneum (toloneum)
gyrus (girus)	thymum (tumum)
hermeneumata (erminomata)	Theophilus (Zophilus)
horologium (orilegium)	zinziber z(iziper)

Il faut noter qu'on ne trouve pas trace dans ces mots du changement de *ph* en *f* (les *f* = *ph* appartiennent au copiste) : le *ph* est rendu par *p* dans *ampora*, *purpureticum*, *stropa* ; c'est encore un signe d'antiquité. — La note inintelligible *homfagium non monofagium* paraît encore se rapporter à un mot grec.

au christianisme¹, et c'est encore une considération à faire valoir en faveur de l'ancienneté de cette liste, quand on se rappelle avec quelle rapidité le christianisme se développa en Afrique, où la littérature chrétienne trouva son premier foyer.

1. *Plastes* a le sens de « modelleur, potier », et non de « créateur ». *Theophilus* est un nom païen aussi bien que chrétien.
